

ENTRE LA VIE ET LA MORT

*pensées et pyrexies
au crépuscule du monde humain*

ENTRE LA VIE ET LA MORT



Tra la vita e la morte. Pensieri e piressie al crepuscolo del mondo umano, i giorni e le notti, février 2025

Octobre 2025

**anarchronique@riseup.net
anarchroniqueeditions.noblogs.org**

Note introductive

Les pages que vous avez entre les mains n'ont certainement pas la prétention d'avoir une quelconque fonction révélatrice. Les idées qui leur donnent forme sont inspirées de réflexions bien plus vastes et minutieusement développées. Ici, dans une forme peut-être singulière et probablement peu adaptée à ce que représente l'urgence du présent, elles peuvent sembler presque disséquées. J'espère que me pardonneront les auteurs (pour la plupart défunts) des œuvres fondamentales qui ont inspiré cette tentative confuse et en apparence irrationnelle de contenir dans quelques lignes des pensées qui nécessiteraient de prendre bien plus de place. Mais au-delà de cela, il me semble utile de souligner le fait que ce que l'on voudrait faire ressortir ici ce n'est pas tant une critique structurée du système technique, dans lequel nous sommes désormais emprisonnées et emprisonnés de manière quasi totale, mais bien plus une recherche nécessaire de ce qui fait de nous des êtres humains et pourquoi. Et cela pour une raison simple : les caractéristiques fondamentales qui nous rendent humains sont totalement incompatibles avec celles qui constituent les bases du système. Aller à la recherche du développement de nos possibilités, de caractéristiques en voie d'extinction au profit d'un nouveau concept d'existence présenté comme augmenté, cela signifie par conséquent considérer sérieusement les voies de la révolte. Que l'on ne commette pas l'erreur de croire qu'une critique radicale de l'incarcération technologique qui avance s'alimente d'un conservatisme bigot, du type « toutes les révolutions de la science ont été perçues par leurs contemporains avec méfiance, comme une attaque contre leurs certitudes ». La peur du changement

n'a rien à voir ici, et même, au contraire, c'est la certitude d'un vieux qui revient animer la nécessité de combattre le Monde Nouveau : le fait que la réalité ne puisse être « augmentée » qu'au prix de la diminution de la vie. Et que la perpétuation technique de l'organisation sociale n'est pas du tout composée de choix individuels (si je décide, par exemple, de ne pas posséder un smartphone cela ne signifie pas du tout que je puisse me considérer comme extérieur vis-à-vis de ses influences sociales) mais s'impose à tous les vivants, bien que de manière différente selon la classe, le genre, l'espèce... Au-delà, indubitablement, d'une surveillance toujours plus envahissante, c'est de ces impositions tacites que vit aujourd'hui une partie significative du pouvoir ; de celles qu'Ivan Illich avait ponctuellement qualifiés de « monopoles radicaux », ou que Günther Anders décrivait comme des « obligations et des interdits secrets ».

Il est évident que certaines « utopies » transhumanistes, comme celle d'atteindre l'immortalité (dont la voie la plus probable aujourd'hui semble être la sauvegarde d'une conscience de soi sur un disque dur) sont pour le moment hors de portée. Mais c'est l'imaginaire qu'il y a derrière qui doit être pris au sérieux, parce que l'idée d'une race supérieure, produite aussi par un darwinisme social qui est à la base historique de l'eugénisme, est profondément vivace et dominante. L'idée même qui motive les dominants à constituer rien de moins qu'une nouvelle religion, animée par la perspective d'une interaction homme-machine toujours plus consolidée, doit être rapportée dans la réalité par les expressions d'un athéisme d'un genre nouveau.

Aujourd'hui, alors que la planète que nous habitons est quotidiennement violentée et que des millions de prolétaires meurent sous les bombes de la civilisation non seulement pour des raisons politiques, mais aussi pour des questions de territoire et de conquête de ces matières qui sont nécessaires au complexe scientifico-militaro-industriel, la upperclass technocratique « dépense des

millions de dollars en biotechnologies anti-vieillessement et en médecine régénérative avec l'idée de vivre jusqu'à 120 ans »¹.

Voilà peut-être pourquoi il nous reste bien peu de cartes en main, mais parmi celles-ci, dans certaines mains encore, reste l'as qui peut laisser la banque stupéfaite : les profondes raisons de vivre pour lesquelles nous n'avons aucune intention de nous faire arracher les qualités qui font de nous des êtres humains uniques, chacun et chacune d'entre nous. Notre capacité naturelle à être imprévisibles, à nous surprendre et à surprendre, à prendre la vie en main et à la lancer avec toute la force que possède notre corps contre ceux qui veulent en faire leur propriété. L'insaisissable « possibilité qui nous rend plus libre que les dieux » de laquelle, comme le récite un fulgurant petit livre anonyme paru il y a quelques années, peuvent naître les raisons « pour partir armés à l'assaut d'un ordre qui nous étouffe ».

Décembre 2024

Rupert

¹ Si ça valait pour Monza, ça vaut pour Manhattan, ilrovescio.info

Entre la vie et la mort

*J'ai vu un homme qui agglutinait de l'airain avec du feu sur un homme,
et il y était si bien collé qu'on aurait cru voir du sang.*

Cléobuline

*« Nous avons inventé le bonheur » — disent les derniers hommes, et ils
clignent de l'œil.*

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

*L'esclavage est fait pour ceux qui sont condamnés à vivre, ceux qui sont
contraints à l'éternité, pas pour nous. Pour nous existe l'inconnu.*

*Anonyme, A couteaux tirés avec l'existant, ses défenseurs
et ses faux critiques*

I

Nous sommes une génération damnée, dans une époque damnée. Comme tant d'autres, feront remarquer certains, ou comme toutes. En tout cas comme toutes ces générations qui depuis les entrailles de l'indigence se sont perçues comme telle face à l'inarrêtable fuite du monde. Mais il sera peut-être bon de faire remarquer que nous, dans ce présent glacial, nous survivons transportés par les concepts d'*Inévitabilité* et d'*Espoir* d'une manière que les formes de pouvoir existantes auparavant n'étaient jamais parvenues à atteindre. Nous sommes par conséquent une génération damnée parce que nous vivons au milieu. Au milieu de ce qui était et de ce qui sera. Nous sommes à l'aube du Monde Nouveau, au véritable commencement de la tragédie. Mais « l'aiguille est désormais en mouvement », et les instants les plus intimes de l'existence sont canalisés dans le modèle de l'artificiel. Un modèle pour nous et sans nous.

Envoûtés, les derniers hommes ressentent presque l'impression de pouvoir atteindre un nouvel état de l'existence, une sorte d'infinitude, après avoir enterré le vieux dieu, au point de se retrouver canalisés sur la trajectoire d'un programme dont il n'est permis de connaître que les slogans. En recouvrant le temps de la vie d'une peur obsessionnelle de la mort, on fait de celle-ci une compagne omniprésente. A tel point que l'on est alors disposé à oublier que pour mourir, il faut d'abord avoir vécu.

Entendons-nous bien, la question de la mortalité est plutôt inconfortable. Mais essayons de séparer le bon grain de l'ivraie ; nous nous rendrons alors compte qu'à ce rythme, c'est avant tout en se débarrassant des qualités qui font d'une vie la *vie*, que l'on se débarrasse de la mort, en cherchant à anéantir le non-mesurable qui fait de l'existence ce qu'elle est.

« Une forme inadaptée à la Machine », dira-t-on.

Ce qui crée une énorme colère résonne désormais comme un appel aux armes. Et ce qui apparaît aujourd'hui comme un futur infernal amènera demain son lot de troupes de soldats. Le progrès

est aussi et surtout adaptation. Imposition et adaptation. Donnons le temps au temps. Il est facile d'acheter les cœurs de ceux qui ont su uniquement donner de la voix aux lamentations et donner corps à l'obéissance.

Premier Démon :

Âme damnée de l'efficacité ! Sans blague ! Ce que tu veux c'est la liberté et ce que tu cherches c'est le bonheur ! Comment ai-je fait pour ne pas le comprendre ! Et moi qui n'aurais jamais misé un centime sur ton intégrité, je me suis trompé dans les grandes largeurs. Je regrette de t'avoir fait attendre si longtemps. Moi qui avais imaginé la liberté comme un rapport entre la pensée et l'action, la maîtrise de mes moyens en vue de la poursuite de mes fins, jusqu'à atteindre mon indépendance, pour pouvoir ainsi me qualifier d'humain, capable de choisir, individu. Voilà au contraire que tu me montres le bonheur comme la plus parfaite des soumissions, l'allègement d'une pensée incommode. La liberté comme monde dominé dans son essence, comptabilisé au point d'éliminer tout risque, puisque rien ne doit plus arriver. Libres d'êtres esclaves, c'était si simple, comment est-ce que j'ai pu être aussi con ? Moi qui d'une certaine manière me nourrissais d'espoir comme vous tous, espoir que les êtres humains seraient devenus des individus, un espoir peut-être aussi irréel que le vôtre.

Et toi ! Philosophie maudite ! Toi... qui es la ventriloque de l'humanité, qui sait faire parler avec ta voix des êtres presque inanimés, tu m'as enseigné à détester et tu m'avais presque dressé. Toi qui as livré le monde à la hauteur des rêves ainsi qu'à la bassesse de l'obligation. À présent, que la Technique te dévore toi aussi, j'abhore ta neutralité.

II

Vers où se dirigent ces hommes et ces femmes ? Sûrs comme des divinités, ne voient-ils pas que du sang coule du sceptre qu'ils tiennent si fort ?

Non. On ne voit plus d'aigles sur les vierges hauteurs de l'Art Libre, en quête de solitude et prêts aux malédictions des singes. Apostrophés par des appareils en silicium et rendus muets par un plein de boue trop épaisse et enchevêtrée, les êtres humains traversent un océan sans vague et sans horizon.

Quelle sera donc la destination établie ? Il nous le dira, demain, cet ange du Salut, sinistre comme ceux qui ont le double visage du jeu et de la mort. Le cadeau de la facilité en échange de la seule richesse qui nous appartienne, l'unicité de nos êtres.

Dès lors qu'il sera plus insolite que jamais de s'namourer d'une idée, prenons de la place dans les plaines bondées pour atteindre certaines hauteurs isolées. Aventurons-nous dans cet abîme, mes amis, mes amies. Allons chercher une trace de l'individu, de ceux et celles qui existent encore. Mais craignons, si ça ne tourne pas mal, que si nous pénétrons dans cette boue avec les fleurs de nos propositions les plus luxuriantes, nous en sortirons avec le visage fatigué et un sac rempli de la foudre de la désillusion.

III

Le dernier homme est l'homme qui rencontre intimement la Machine. Celui qui se leurre sur les qualités d'un *Übermensch*, ne trouvant rien de mieux que son anéantissement dans une nouvelle perfection, dans une vie au contraire diminuée grâce à l'acceptation inconsciente tandis que sa pensée et son action deviennent mesurables en tant qu'entités distinctes et inconciliables.

La Machine entre dans le corps, elle le déchire et se solidifie de

manière envahissante parmi les organes, les veines et les os pour mettre de l'ordre au chaos créateur, en remplaçant la merveille par le produit. Le calme prévisible est un mutisme sous le ciel d'un bleu opaque, où les étoiles s'éteignent une à une, après avoir oublié, solitaires, comment on danse.

Là-haut, dans le vide accumulé de vérités acceptées j'ai vu être renversé les principes des étoiles dansantes ! Les étoiles étaient porteuses de qualités indécelables et de rencontres extraordinaires, tandis que vous voulez en faire des certitudes mathématiques en appelant la Raison pour votre défense. Mais quelle raison peut amener un être humain à la condition de la machine, à être une fonction ? Vous avez pris l'existence pour la réduire au seul quantifiable, éliminant tout ce qui ne peut être contenu dans des codes, apercevant à l'origine de votre surhomme rien de plus qu'un filament d'ADN et la force d'attraction des atomes.

De nouvelles prisons et de nouveaux abîmes s'ouvrent là où vous aurez échangé une corde tendue « entre la bête et le Surhumain » avec une figure *transhumaine*. Prorogée à un avenir assombrir par de vieux dieux, elle n'aura réussi qu'à se libérer des aspects extra-ordinaires de la foi pour maintenir au contraire ceux ordinaires. Dieu est fait d'une partie de fantaisie et d'une partie d'obligation bien réelle. Vous avez voulu maintenir cette seconde qualité ! Voilà pourquoi le nouvel homme sera incapable d'accoucher de nouvelles étoiles : « votre Soi veut périr, et pour cette raison vous êtes devenus les contempteurs du corps. Car vous n'êtes plus aptes à créer ce qui vous dépasse ».

Maintenant que vous avez transformé la chair en code et la pensée en somme d'unité, sentez-vous vraiment que vous avez traversé le pont ?

IV

Le pianiste, chaque fois qu'il observait le clavier étendu sous ses

mains, avait l'habitude de dire que les touches avaient une tête et une queue. Que ce n'étaient pas eux, simples marteaux battants, qui étaient infinis, mais lui-même. C'était la musique qu'il pouvait créer grâce à ces quatre-vingt-huit touches qui était infinie. Mais si c'étaient les touches qui n'avaient pas de fin, alors il n'aurait pu jouer aucune musique. Car il n'aurait eu aucun contrôle, et la musique, quand on ne connaît pas les instruments qui lui donnent vie, finit par te réduire à jouer toujours la même mélodie. Il avait ses raisons ce navigant.

Mais vous, vous n'avez aucun doute et vous continuez à oublier la beauté de la musique, ce qui en fait quelque chose d'extraordinaire, afin de voir le clavier s'allonger encore et encore, dans une infinité de touches muettes. Comment peut-on acquérir des désirs impossibles en l'absence de la possibilité de désirer ? Le futur dévore votre présent à chaque pas avec lequel vous êtes convaincus de l'atteindre, et ce qu'il reste sur la rive du fleuve c'est vous-mêmes. Est-ce donc cela l'infini que vous recherchez désespérément ? Est-ce l'océan que vous avez en face de vous mais dont vous ne parvenez pas à percevoir le cri ?

Deuxième Démon :

*Réussir à percevoir la mort
est comme se promener le long de soi-même.*

*Réussissez-vous à imaginer
l'instant conscient qui précède le gouffre ?*

*Où sont vos cœurs
alors que vous oubliez chaque jour
l'écho qui vous mettra un terme ?
Alors seulement les insensés
avaient compris qu'ils étaient vivants.*

*Alors seulement le temps
préparait le nécessaire pour une conscience trop distraite.*

Quel retard est impardonnable ?

*Réussir à percevoir la mort
est comme laisser chaque jour
quelque chose de soi-même
à la mer qui hurle
et au vent qui gémit.*

*Qu'est-ce que je te laisserais de moi
si tu ne devais pas revenir ?*

*Ce que tu oublies chaque jour,
le négligeable,
c'est la condamnation de l'immortel.*

*Réussir à percevoir la mort
c'est réussir à percevoir la vie,
c'est comme imaginer l'instant
qui donne sens à tous les instants
les affamant de vie
et de ce que je veux laisser
à chaque instant*

V

Quelque chose d'épouvantable et peut-être sans remède est comme un cancer dans le cœur de l'humanité. C'est un frisson d'horreur parfois refoulé par n'importe laquelle des formes de distraction qui réussissent à cacher l'idée de la fin. Mais peut-être qu'au début ce type de peur était différente. En s'élevant comme des êtres supérieurs, en se détachant de la nature au point de devoir créer des milieux d'un nouveau genre pour pouvoir satisfaire leur pouvoir, les hommes avaient découvert le temps, la mort et Dieu. Le premier entraînait la seconde, la seconde avait besoin du troisième. Mais ce fut une peine sans fin. Ils ont tenté de s'en défaire de mille manières, afin de briser ces fantaisies devenues des condamnations, et de rendre le temps vain, faire de la mort une illusion et de Dieu quelque chose de non nécessaire. Mais ils durent déplacer le centre de la vie, ses vitesses, ses pourquoi et ses buts. Une autre condamnation avait pris forme, ils avaient inventé la Machine.

VI

Le christianisme avait dû condamner le suicide parce que celui-ci représentait l'issue, l'ultime acte de liberté pour une vie misérable. Combien auraient pu se soustraire au joug de la servitude d'un seul geste ! Un affront à *Ananké*, la Nécessité, bien que résigné. Mais maintenant que le bonheur est permis et atteignable dans les fuites du monde, dans l'absurdité virtuelle ; maintenant que la réalité peut être réduite au néant, quel ferment de feu pourrait bien être explosif ?

VII

S'il est donc vrai que « si tu regardes longtemps au fond d'un abîme, l'abîme aussi regarde au fond de toi », la mort anticipe la mort là où la vie n'est qu'espoir. Parmi les derniers hommes certains (on les appelle des *geeks*), en transformant l'abîme en un obstacle jusqu'à en faire une obsession, cherchant à en avoir horreur, ne font que concentrer toutes les attentions dessus. Au point de finir par être dominés par lui dans chaque choix. Précisément dans cette phase historique de l'humanité, dans la liste des désirs il y a celui qui a été défini comme le dépassement du « problème de la mort ». Mais même s'il était possible de contourner *Ananké* grâce à la Technique, la vie entière pourrait se transformer en une obsession du détail plus que ne l'a imposée n'importe laquelle des religions précédentes.

VIII

Il ressort clairement qu'il doit y avoir un mobile à ce jeu de substitutions, une idée qui rende le processus technoscientifique intouchable et sacré, et désirable l'innovation d'une forme du désir sans précédents, peu importe le contenu réel et perceptible de sa fonction. Face à ses promesses immédiates, quelque soit le prix, ce prix vaut la peine d'être payé. C'est cela qui soutient le rapport de type religieux. Un tel mobile est idéalisé, dans sa forme la plus complète, par la *disponibilité* – un terme totalement humain, qui n'a aucune signification pour la démarche technique – de la Machine à faire de l'homme quelque chose d'autre que lui-même, qui le porte au-delà de sa finitude. Une disponibilité absolue.

Mais considérons qu'il est absurde que cela puisse véritablement advenir. Une phase de transition semble être inévitable : la phase de l'*amortalité* – condition selon laquelle la mort ne peut survenir que par des causes accidentelles et violentes. Dans cette phase l'expérience même de la vie se révélera trop risquée. Profitant de cette peur, l'avantage de la virtualité, du *monde sûr*, s'érigera comme une

condition monopolisante.

Au-delà de ce qui pourra advenir, voilà la direction déjà entreprise, et sur ce parcours gisent déjà les cadavres des exclus.

IX

Ce que certains ont qualifié de *déréalisation* semble être essentiellement un processus de destruction et d'homogénéisation, ou en tout cas il l'est concernant ce qu'il produit. Un processus qu'il serait peut-être plus opportun de désigner par les termes de *déracinement technologique*, et qui est la phase préparatoire aux manifestations plus violentes du pouvoir. La constitution achevée de la Raison absolue grâce à l'édification d'une inconsistance collective qui comporte des sortes d'omission de la conscience nouvelles et indénombrables. Elle veut le sens commun comme un abandon de la dimension réelle des événements, des capacités particulières, en échange d'expériences isolées mais préconfectionnées dans la virtualité, présentées dans les habits de la plus grande liberté atteinte. Ce processus étant donc un processus de *soumission individuelle de réalisation collective*, il se présente exactement comme le contraire de toute instance émancipatrice qui pouvait naître dans le moment insurrectionnel, qui est un *mouvement collectif de réalisation individuelle*. Nous n'avons jamais marché sur des routes aussi plates et obligées que dans la « Société de la libération informatique de l'individu ».

X

Une génération est perdue quand il n'y a plus l'esprit pour regarder le passé. Les causes et les effets, les origines qui précèdent la culture qui les domine. Qu'avons-nous oublié ? Ou mieux, de quoi nous souvenons-nous ? Quels sentiments, émotions, battements du cœur

restent à l'intérieur de nous ? Quels détails font de nos vies ce qu'elles sont ? De quoi est composée notre expérience ?

Vues depuis l'altitude des astres, les affaires humaines sont bien peu de chose, elles ont l'air si futiles qu'elles se confondent comme un minuscule trait de crayon sur une feuille pleine de mots. Mais ce trait est tracé par nos choix individuels, et nos histoires sont, au fond, tout ce que nous avons et que nous laissons comme trace de notre passage. Mais pour que leur signification puisse être perçue et écoutée, il faut que les mondes individuels de chacun d'entre nous sachent se rencontrer, se regarder, qu'ils puissent se *sentir*. Il faut que la réalité partagée soit au moins la même. Mais quand il ne restera plus personne capable de percevoir les histoires – les *contre-histoires* – alors les mondes isolés se consolideront dans la fantaisie virtuelle de ceux qui ne sauront plus prêter attention au monde sensible. Parce que le monde *là-bas dehors* semblera risqué, dans la meilleure des hypothèses, banale dans la pire.

Troisième Démon :

*Droit dans mon cœur
le mirage simule
les formes nouvelles
d'une nécessité,
et la mienne intime et ténébreuse
comme un secret jamais dit
sur-mesure pour moi.
Je reçois le repas des rassasiés
ce dont je n'ai pas besoin c'est vous
les « autres »
car j'ai fait de ma vie entière
un réservoir
et la seule chose qui me connaisse
c'est désormais la mystérieuse force attractive
qui apparaît à mes yeux
comme une machine
capable d'unir espoir et surprise
comme spécialement pour moi.*

XI

Les promoteurs du Progrès technique ne font que répéter que la volonté de recherche est innée chez l'être humain, que cette pulsion dont donc être placée dans cette sphère que l'on appelle « la sphère des nécessités humaines ». Bien que cela soit totalement vrai, ces prophètes de l'inévitabilité du progrès résument historiquement une telle volonté de manière anti-historique. Ils disent, par exemple, que la bombe atomique aurait été inventée et utilisée dans tous les cas, qu'il n'y a aucun frein possible. Mais à ce stade, on ne peut alors que se demander : s'il en est ainsi, pourquoi est-ce toujours une minuscule minorité d'experts qui se donnent du mal pour ce type de recherche qui ouvre les portes à l'inévitabilité du pouvoir ? Tous les autres, qui vivent en spectateurs, sont-ils donc des éternels insatisfaits ? Mais allons plus loin : qu'est-ce donc, au fond, que cette Recherche sans ceux qui en satisfont matériellement les exigences de marché, qui en procurent la matière et la travaillent ? Quelle chimère est ce type de progrès de la pensée qui a fondamentalement besoin de ceux qui ne peuvent pas et ne doivent pas l'imaginer, pas plus en profiter ? Quel type de *nécessité humaine* aboutit alors à un tel processus ?

XII

Être chercheurs est la conséquence inévitable de la fascination pour l'inconnu. Satisfaire les exigences de la Recherche est une caractéristique inéluctable de la servitude.

XIII

Peut-être que le type d'homme le plus approprié, aujourd'hui, c'est celui qui se comporte exactement comme le serviteur par

excellence. Celui qui érige l'indifférence au statut de vertu. Un type étrange mais, après tout, c'est peut-être la réponse la plus immédiate à l'humiliation provoquée par l'industrialisme d'abord, puis par la cybernétique, au pouvoir effectif de l'individu-dans-le-monde. « Chaque personne ressemble plus à son époque qu'elle ne ressemble à son père », et étant donné la condition objective contemporaine de l'appropriation capitaliste et de la promesse technologique, la voie qui mène à l'abîme est déjà un chantier entouré de grilles. Il est indubitable que dans ses périphéries, où le pouvoir a basé son prestige sur la soumission volontaire de la multitude, celui-ci a un plus grand besoin de l'indifférence du collaborateur qu'il n'a besoin du scientifique génial. Après tout l'indifférence et la collaboration sont les armes fondamentales et de prédiction de n'importe quel système.

XIV

Arrivé là, les fragments de mes intentions pourraient s'éparpiller dans des étendues sans fin. Comme se dispersent les pensées entre les arbustes d'une vallée pleine de brouillard. Quelque chose que nous appelons la conscience est oublié dans la vallée des idéologies. La vallée de l'espoir aveugle. Celle-ci se nourrit du feu des pensées particulières, atténuant chaque étincelle sous le poids de l'eau à l'état gazeux. Le plus mesquin des mondes ne détruit pas les ennemis sur le coup. Aucune artillerie. Le brouillard étouffe lentement et engourdit, jusqu'à un sommeil que ceux qui sont dotés d'esprit diraient interdit. Sa fonction est un chef-d'œuvre, parce que l'ordre arrive comme une information, et l'information est un signal. Elle est en même temps le produit d'une série d'ordres exécutés sans que ceux-ci ne soient véritablement dispensés, et l'effet d'une auto-résiliation édifiée sur l'indifférence.

XV

Les plus attentifs n'auront pas manqué de remarquer que les « intelligences artificielles » commercialisées actuellement sont presque toutes caractérisées par des voix *féminines*. Il en est ainsi dans les productions cinématographiques mais aussi dans la réalité des divers assistants virtuels sur le marché. Pourquoi ? Parce que le progrès technique étant tout autre chose qu'un processus d'émancipation, il contient les traits contraignants des vieux pouvoirs et se présente comme le produit des caractéristiques à travers lesquelles le pouvoir humain s'est structuré. Parmi elles l'objectivation du monde de manière patriarcale. L'intelligence artificielle se présente alors comme une femme, porteuse d'espoir et inoffensive, capable de prendre soin d'elle et de bercer, dans le plus profond des sommeils, les habitants du vieux monde.

XVI

Si déjà dans la société du Spectacle, déterminée par la marchandise et par le média à sens unique, l'opinion était traînée entre le hasard le plus irrationnel et la perception de connaître puisqu'« on lisait tant de journaux », dans la société informatisée on peut dire que l'opinionisme est devenu totalement absurde. La distinction entre réel et irréel, entre vrai et faux, et surtout la connaissance sensible (à travers les sens) étant anéantie, on peut constater que cette matière qui était qualifiée de Statistique n'a plus aucune raison d'exister si ce n'est dans des objectifs de manipulation et de pouvoir. Il en découle alors que toutes les déclarations *démocratiques* sur les opinions du « peuple », si elles ont jamais eu une signification, l'ont aujourd'hui perdue sans l'ombre d'un doute. Non pas parce que les statistiques sont manipulées à volonté (c'est certes vrai mais cela n'a aujourd'hui aucune importance), mais bien plutôt parce que ce qui s'est modifié

au fur et à mesure c'est la manière même à travers laquelle on nous construit une idée du monde. Une telle vérité est vécue inconsciemment par la majeure partie des personnes, qui n'ont plus aucune confiance, désormais, pas même dans l'existence de quelque chose qu'ils sont en train de « regarder ». Et cela implique qu'un sentiment d'injustice éprouvé n'est presque jamais suivi d'une prise de position. Le pouvoir a compris cela depuis un bon moment déjà. Pour preuve, le fait qu'il n'ait aucun scrupule à poursuivre sa domination et à l'explicitier clairement, car il sait qu'il passera une nuit tranquille. Bien que, en effet, des perceptions d'injustice soient très diffuses, dans la réalité les conséquences de ce sentiment commun sont quasi nulles.

XVII

L'indifférence est toujours collaboration, la collaboration est toujours indifférence. Voilà pourquoi, avant tout, l'idéologie non-violente est un instrument dans les mains d'un pouvoir démesurément violent. Celle-ci n'est qu'une forme de collaboration dans la mesure où peu importe (ou bien c'est un alibi, sur la base de la cohérence) le fait que l'obstacle matériel de chacune de ses instances soit armé et qu'il exerce sa violence quotidiennement. L'indifférence collaborative existe alors partout où manque l'honnêteté pour comprendre les conséquences de chaque renoncement à combattre la matérialité d'une violence sans fin. La plus déterminante d'entre elles, sans aucun doute, est le fait qu'en renonçant à l'affrontement on continue non seulement à être du bois à brûler pour le feu d'un pouvoir qui a besoin de ce bois, mais que l'on renonce en même temps à découvrir les qualités – avant tout les siennes – remplacées par le gaspillage d'énergie nécessaire pour être ce bois.

Quatrième Démon :

*Il n'existe aucune perle dans un monde sans conflit.
La perle est une merveille qui naît de la résistance
prend forme comme une coque calcifiée
autour du parasite
qui s'insinue en profondeur
dans le tissu mou de la coquille.
C'est dans la phase d'autodéfense,
totalement impensée dès lors que
ne règne que la quiétude
et celle-ci se contenterait de vivre de ce qui lui arrive,
que prend vie
l'œuvre de création
qui seule peut donner naissance à la merveille*

XVIII

Le voilà, effronté et sans peur, l'homme nouveau. Acheté et vendu dans les marchés de l'innovation technique, incapable d'en sonder les secrets et la fonctionnalité même, mais saisi de spasmes d'ivresse chaque fois que tout semble à ses yeux résolu, facile et à la portée d'un changement révolutionnaire. Non pas un changement visible de la qualité de la vie, mais d'une forme d'humanité nouvelle et impersonnelle vers laquelle il doit se sentir en permanence débiteur car il profite des fruits de la Technique. L'histoire destructrice du Progrès ne pourrait vouloir autrement : que les individus sentent sur leurs épaules le poids des plus terribles carnages et dévastations. « C'est nous, après tout, qui avons voulu cela », répète-t-on dans le monde des inclus en versant parfois quelques larmes entre un apéritif et un autre. Mais dites-moi donc qui inclut ce *nous* ! Est-ce ainsi que l'on assistera aussi à la fin de la planète que nous habitons ? En confondant l'anthropocène avec une volonté approximative de tout le genre humain ?

XIX

Il est peut-être déjà trop tard pour que les derniers hommes puissent gripper la Machine susceptible de convertir en passé tout ce qui à sa mesure se révèle négligeable. Semblables à des prophètes prêts à condamner les hérétiques avec tout type de subterfuge, parmi les derniers hommes certains annoncent le Monde Nouveau, pour qui le nouveau grand péché est le doute. Les objectifs de la Technique ne sont atteignables qu'avec une obéissance aveugle. Mais entendons-nous bien, ce n'est pas à propos de la possibilité d'opinion – lequel a cessé d'exercer sa potentialité – que se joue la partie, car cette possibilité est déjà englobée dans le système et rendue inoffensive. Ce sont ceux qui mettent en doute l'icône de cette procession

enthousiaste, la *vérité scientifique*, qui seront accusés d'avoir tué la Liberté, accompagnés en arrière-plan par les applaudissements de leurs contemporains de la nouvelle Inquisition.

XX

Au début l'innovation se présente toujours comme une bénédiction, mais elle porte toujours avec elle « des obligations et des interdits secrets ». Au fur et à mesure qu'elle se généralise, le monde se reconfigure en présumant son existence, jusqu'à en faire une nécessité. Ceux qui restent sans accès à la technologie risquent avant tout d'être perçus comme ceux qui transgressent intentionnellement une norme pas encore écrite.

La question que nous devrions nous poser n'est pas – comme elle est posée dans de nombreuses conférences sur l'intelligence artificielle – si l'intelligence des machines réussira un jour à accéder à l'émotivité, à la conscience, à l'esprit d'un être humain, mais plutôt si ce ne sera pas l'être humain tel que nous le connaissons qui sera réduit au raisonnement synthétique d'une machine. La technique ne voit que des objectifs, et si elle ne parvient pas à l'avenir à porter la machine au niveau de l'humain, alors elle portera l'humain au niveau des machines.

XXI

L'intelligence artificielle est avant tout création et reproduction de modèles. Par conséquent on pourrait penser qu'un tel mécanisme grandit avec les données fournies par le quotidien des vies banales, pour connaître l'être humain et le comprendre. Ce n'est qu'en partie vrai. Peut-être parce que, pour la nature humaine justement, et pas pour celle de la Machine, la façon de connaître les êtres humains ne

consiste pas du tout à réussir à recueillir les caractéristiques de la conformité. Ceci, *l'imprévisible*, est une donnée que la machine sait qu'elle doit affronter. On trouve en effet dans sa nature même (c'est-à-dire sa programmation) la fonction de capturer l'anormalité avant tout pour s'accroître elle-même, pour s'entraîner et, essentiellement, exister. Aucun bouton ne peut arrêter ce processus. Un pouvoir dont le rayon d'action est total.

L'expression qui voudra se soustraire à sa mesure sera étudiée, enregistré et catalogué précisément parce que ce sera l'expression anormale d'un modèle pour accroître le modèle même et en constituer de nouvelles formes. Et cela, partout ou cela peut se produire.

Pour cette raison, plus que toute autre chose, les derniers hommes resteront tels tant qu'ils ne parviendront pas à créer au-dessus d'eux-mêmes et ainsi à mettre au monde de nouvelles étoiles.

Cinquième Démon :

*Comme il nous a semblé clément
le temps indicible d'une vie
que l'on ne peut raconter.
C'est un chemin insolite
celui qui est entouré d'oreilles tendues
et d'œils de fer,
qui veulent savoir
la merveille de l'action
et la condamner à la cage.
Le feu de ténèbres charmants
attise dans le silence
où nous avons rendu muets
les appétits de la faim
et exagéré la volonté d'un voyage.
C'est la beauté d'un pétale
presque invisible
qui ne sera jamais cueilli*

XXII

Ne commettons pas l'erreur de croire que la capacité imaginative puisse prendre forme dans l'obscurité de nos nuits, dans la distance de la réalité entre les chemins oniriques de fuite du monde. Elle s'aventure dans la nuit, mais la fantaisie se nourrit de réalité. Tout comme la planification de l'assaut le plus fou a besoin d'un repérage le plus soigné possible. Connaître le type de choses qui mettent en mouvement les éléments concrets et très réels des événements ouvre la porte pour pouvoir les changer à travers la forme la plus incroyable de la fantaisie.

XXIII

Mesure et démesure sont les deux faces de la Technique. Deux faces de la même médaille. Elles coexistent comme les deux mondes imposés par un unique quadrant de commande, imposant à la même personne de suivre le rythme de son faire incessant sans ressentir la cadence des coups qu'il provoque. Deux dimensions qui restent séparées dans le même corps : la pensée et l'action. Le processus technique impose ainsi d'être constamment sous la mesure de ses normes avec la confiance aveugle dans son progrès et en même temps indifférents à la potentialité de la catastrophe. D'un côté le déroulement rationnel dans le détail, la mesure jusqu'à la plus intime des expériences humaines. De l'autre le démantèlement de la conscience, qui n'est alors plus capable de sentir le monde. C'est la première qui mène à la seconde, tout comme c'est la seconde qui permet que l'on se laisse emporter par la première. Face à la manifestation de la puissance, seul un état inconscient peut veiller sur la mesure de tout aspect de sa vie.

La vie est autre chose que cela. Entre les deux faces, quelque chose de trop humain reste insaisissable, comme une forme de pyrexie.

XXIV

Démesure et *pyrexie* ne peuvent d'aucune manière être comparées. La première, caractéristique de la Technique, désigne l'incapacité d'imaginer la portée de ce que l'on a produit. Elle cristallise un nouveau pouvoir chaque fois que, franchissant la mesure perceptible de l'imagination, de la capacité à éprouver de l'angoisse, elle s'impose comme le monopole de l'agir, signalant avec sa manifestation combien chaque être humain compte peu face à la catastrophe.

La pyrexie, l'état de fièvre qui enflamme l'esprit créateur, n'a rien à voir avec cela. Qualité résolument humaine, c'est une impulsion momentanée, c'est la folie lucide qui donne naissance à la création au-dessus de soi-même. C'est la voix du Démon qui sort de l'ombre.

Sixième Démon :

*Savoure encore
si tu y arrives
l'apparition des premiers pas
d'une créature échappée.
Celle qui avec le feu volé
de tes instants les plus intimes,
fit un cristal intouchable
des savoirs les plus purs,
celle qui a rendu inconnu un ami
et inadaptée ta forme.
Et appelle-moi unique,
une fois encore,
toi qui es égale à moi et différent de moi
avant de te dissoudre
dans l'océan aveugle de la Raison
où l'artifice t'est un modèle
mais ses arts inconnus
où la machine sera croisée
et que tu t'abandonneras toi-même
sans rappeler
ce que tu as laissé derrière.
La mesure sélectionnée de l'ordre
ne peut rien être
sans la démesure insaisissable
de l'obéissance*

Puisque l'État est la « forme historique qui a remplacé la coexistence », et que le système technique se caractérise par la force de l'appareil à incorporer et à remplacer dans l'intime les capacités humaines, à représenter la forme de médiation, d'assistance et d'administration de chaque aspect de la vie, ce système technique se présente alors comme l'exacte évolution technique de l'État. Désormais décentralisé et renfermé dans sa puissance grâce à l'individu, la destruction de toute forme de communauté est la conséquence logique au fait qu'il se soit imposé. Si la science pouvait autrefois représenter la possibilité révolutionnaire d'être un jour un instrument de liberté pour tous (et par conséquent la potentialité que l'on pouvait obtenir en s'appropriant des moyens de production), c'était parce que l'appareil technique ne s'était pas fait *Système*. Puisqu'aujourd'hui le débouché de ses fonctions est déjà présent dans l'innovation même, et que son développement est globalement immédiat, le moyen même contient l'objectif de domination pour lequel il a été programmé. L'utilisation bonne ou mauvaise de la technologie n'est qu'un épouvantail, et la seule lutte qui peut se dire réelle est la lutte pour la destruction du système.

Septième Démon :

Écoute-moi donc parce que moi je ne suis que toi-même ! À présent que tu te sens en sécurité dans le monde des inclus, fort de l'organisation qui est à tes épaules comme le gémissement de l'abîme. Parce que je vois les derniers hommes encore là, dans la chaleur des maisons qui ressemblent à des forteresses, reliées au monde qui existe comme un nuage qui se dissout. Ne vous rendez-vous pas compte qu'à votre refuge, qui vous retire le poids du monde, il manque la poignée de la porte ? Qu'il n'y a aucune maudite enseigne vert fluo qui vous indique une voie de fuite ? Je voudrais vous dire que ce besoin de sécurité n'est qu'un pansement sur la violence qui vous est en réalité si familière, désormais au seuil de la perception, tenue discrètement par votre flatterie. Et vous avez déjà commencé à espérer qu'un jour, ce sera celui-là même qui a verrouillé la porte qui mettra entre vos mains les clés de votre liberté. Car il ne s'agit au fond que d'attendre.

Dans l'époque de la Technique nous ne vivons pas comme des êtres sensibles, nous survivons surtout dans une condition d'espoir généralisé. L'espoir que les experts fassent certains choix plutôt que d'autres, que la guerre ne prenne pas de tournures mondiales et que, dans ce cas, ses rythmes nous soient compréhensibles. Mais tandis que ceux qui s'octroient le monopole de l'agir continuent imperturbablement leur course, il devient clair que le système technique n'est qu'une forme de domination des pauvres, des exclus, des privés de certitude. C'est cela qui fait de la Machine un mythe envers lequel éprouver de la foi. Alors, pendant que vous attendez dans l'anxiété des solutions de tout type, voire celles aux limites de la chair et à l'idée de la fin, vous gardez à l'esprit que la technologie a besoin de notre temps plus qu'elle ne promet de nous en procurer.

Je n'ai qu'une chose à dire aux apôtres de la nouvelle religion : dans l'avenir que vous souhaitez, vous serez disposés à tout type de compromis. Vous direz que la réalité virtuelle vous aura donné des possibilités fantastiques alors qu'elle vous aura retiré tout le possible du monde. Vous direz que les micro-processeurs que vous avez sous la peau servent votre sécurité. Vous sanctifierez les robots qui tuent

de manière autonome, parce que si quelqu'un doit le faire mieux vaut que cela soit confié à la précision d'une machine, mais vous n'aurez aucune idée de qui meure et pourquoi. Vous en arriverez peut-être à trouver abjecte la vie de celui qui vieillit, qui éprouve de la douleur, qui peut mourir. Vous fuirez la chair car elle peut tomber malade. Vous vous découvrirez tous savants, car vous aurez perdu toute extra-ordinaire qualité de la fantaisie. Vous ne voudrez plus que les détails de la virtualité ressemblent aux expériences du monde réel, mais ce sera la réalité qui vous semblera ennuyante et privée de sens. Vous serez fascinés, puis consternés, et puis à nouveau uniformisés aux normes du nouveau statu quo quand vivre vos rêves dans un monde inhumain et irréel se présentera à vous sous les habits de la plus grande liberté atteinte.

Ou peut-être serez-vous capables de choisir à nouveau. De choisir avec courage. Parce que par honneur pour le vrai refuser ce type de futur signifie déjà aujourd'hui entrer dans certaines listes noires. Mais vu l'enjeu, cela n'a rien d'étonnant.

Il est question de décider entre les morceaux à payer. Face à la catastrophe, les derniers hommes sont au croisement, se laisser fasciner par le Monde Nouveau, par ses promesses et par son besoin de sécurité, ou se reconnaître et en arriver à couteaux tirés avec l'existant, retirant les chaînes aux démons de son amour pour la vie, sans regarder en arrière.

Parce que le choix que nous avons à faire n'est rien de moins que le choix entre la vie et la mort.

Appendice

À travers un miroir¹ *réflexions sur l'intelligence artificielle*

*mieux vaut une fin épouvantable
qu'une épouvante sans fin*
tag mural, 1977

O n a l'habitude de dire que ce n'est que quand une chose en vient à manquer que l'on se rend véritablement compte de son importance. Une caractéristique inconvenante pour le genre humain. Cela semble pourtant si vrai pour sa liberté, pour l'objet de son amour comme pour ses cages. Comme le prisonnier qui, après tant d'années passées en prison, découvre dans la libération quelque chose d'épouvantable et, trop habitués aux barreaux, regrette sa cellule. Les êtres humains ne sont peut-être que cela, des retardataires et des nostalgiques, éternellement condamnés à ce *besoin de sécurité* (celui d'un travail comme celui d'une cellule) qui devient l'illusion dont le travail ou la cellule constituent la substance. Ou peut-être que l'habitude n'est que la nécessité de la Science appliquée et de l'État pour mettre plus facilement le monde sur mesure, au point de faire de l'individu un hystérique observateur de l'instant et des coïncidences d'horaire. Nécessité que, quand il le faut, il voudrait aussi rappeler à la responsabilité des hommes et des femmes à qui il a retiré tout ce dont l'individu a besoin, désormais si abrutis qu'il sait qu'ils ne font qu'attendre leur *deus ex machina*.

1 Article paru dans la revue anarchiste *i giorni e le notti*, numéro 10, novembre 2019.

Après-tout, deux siècles de perfectionnement du machinisme ne pouvaient que mettre en lumière les ouvriers qui sont presque le dernier levier de leurs machines. « Les mains de l'homme » – écrivait Michelstaedter – « formées en vue d'un savoir-faire par une pensée tournée vers des besoins déterminés, et rendues inutiles par le mécanisme dans lequel s'est cristallisée une fois pour toutes cette pensée, elles perdent maintenant l'intelligence de ce besoin ». Plus d'un siècle s'est écoulé. Désormais il y a quelque chose en plus, à l'aube de l'ère de la machine intelligente, qui se présente avec l'impératif de la condamnation et de la suggestion. Comme la dernière occasion fugitive d'un regard sur le passé, à livrer la vérité sur la main.

« Il n'y a aujourd'hui plus d'activités humaines qui au niveau théorique ne peuvent pas être entreprises par un système automatisé ». Voilà ce que disent les experts. Il vaudra donc mieux prendre des dispositions, même tardivement. À partir du moment où je me réveille, je me demande combien de mes activités ne sont pas de fait une prestation ; je ne peux pas m'en passer, maintenant que le monde se remplit d'archives qui conservent des données de tout type. Et c'est là que la machine me provoque une forme nouvelle de honte qui pousse à l'enquête rétrospective. Pas tant l'amertume d'être remplacés, mais plutôt la peur d'avoir été rendus remplaçables. Ce qui se présente ce n'est pas seulement un dépassement qualitatif de l'appareil au détriment d'une initiative humaine limitée, désormais incapable ne serait-ce que de prendre soin de ses rapports, mais une notification terrifiante : que bien qu'étant dotés d'un corps et d'une pensée, nous n'en avons jamais fait consciemment usage.

Quand tout ce sur quoi on a construit son identité – religion, culture de la famille, honnêteté du travailleur, orgueil national – peut être remplacé et anéanti par un ensemble de morceaux mécaniques et des codes, ce n'est qu'à ce moment que se révèle la misère dans laquelle on flottait. L'homme en tant que tel n'est pas nécessaire – ce sont ses fonctions qui le sont. « Quand une plate-forme virtuelle peut me représenter telle que m'a toujours voulu la société ; quand un dispo-

sitif peut conserver et évaluer mes prestations alors qu'auparavant je devais démontrer ma fidélité à l'entreprise qui m'exploite ; quand je me sens soulagé si une télécaméra peut reconnaître un délinquant en évitant d'avoir à faire le flic, ce qui m'a toujours semblé moche ; quand une guerre combattue par des opérateurs de drones peut me faire douter de l'héroïsme des soldats qui donnent de la grandeur à la patrie », l'efficacité de la Technique peut transformer en un battement de cils la motivation d'une vie entière en à peine plus qu'une illusion creuse, absorbant cette motivation dans ses automatismes : de fait, la motivation a toujours été celle de « se sentir utile pour ce que l'on sert », déjà inscrit dans les mécanismes (organiques et inorganiques). Ceci est la vérité qui place l'homme sur le seuil d'un précipice, accompagné des fantômes dont il s'est nourri et avec lesquels il a paradé. Curieux hasard de la vie : l'homme dans son entièreté, avec son langage étrange d'ondulations musculaires, court le risque de ne plus valoir que dalle. Car la machine peut désormais montrer que dans une vie de prestations on a jamais eu le courage de se regarder. C'est peut-être pour cette raison, et pas pour d'autres, que les autoritarismes les plus traditionnels sont à la recherche effrénée de vieilles valeurs et d'idoles nauséabondes. Comme si on s'agrippait à quelque chose que l'on pense au moins concevoir : « Que l'on rentre dans les ténèbres de la discipline qui est en train de laisser le monde à l'imprévisibilité de corps privés de valeurs ! ». Ils ne devraient pourtant pas s'agiter autant. Eux, qui ont toujours voulu la fermeté maniaque de l'ordre, ne devraient pas pâlir face à la merveille mécanique, car la *conscience particulière* que la machine bannira ne les a jamais concernés.

L'histoire de l'innovation technique n'est pas l'ensemble des coïncidences du progrès scientifique, mais le produit de l'oppression sociale. Demain, les machines ne montreront pas à l'homme qu'il est dépassé : elles lui montreront que sa vie a été organisée de manière à être remplaçables à tout moment. Si cela n'a pas été fait avant, cela n'a dépendu que d'une limite technique. Le mécanisme fonctionnant est simplement l'homme lui-même, mais le charbon et le bois

sont plus efficaces et durables, et sa personne n'existe désormais que dans la mesure où l'ensemble de ses qualités peut être synthétisé dans une série de codes qu'ils appellent *utilisateur*. Ils feront ainsi remarquer que « les honnêtes travailleurs et les pères de famille » étaient déjà la fonction mécanique du monde, car leur imagination parvenait au maximum à penser comment défendre ce qu'ils possédaient. Jusqu'à ce qu'il soit clair qu'il était nécessaire de respecter la loi parce qu'elle n'était pas encore inscrite dans les codes et dans les mécanismes d'après lesquels nous agissons et nous vivons. Je me rends alors compte que le nœud oppressif qui est au fondement de l'appareil technologique remonte aux premières formes de contrôle de la vie sociale, et un futur de robots incontrôlables ne fait pas plus peur que le passé qui l'a rendu possible.

Mais alors, à l'aube du remplacement, cette crise d'identité peut résonner comme une prise de conscience, comme cela arrive aux imbéciles qui se rendent compte à l'approche de la mort qu'ils sont vivants, et qui cherchent avec un retard irrémédiable à remplir les derniers instants avec des confessions d'amour pathétiques envers ces « détails » qui, pendant une vie entière, sont restés invisibles à leurs yeux. Ce qui auparavant semblait être une oppression mystérieuse, voire même un bien tellement nécessaire qu'il devient une *motivation*, aujourd'hui la machine le rend si futile qu'elle le montre à voir comme le cauchemar qu'il a toujours été. La production et l'État avaient sacrifié l'initiative de l'individu ; à présent les nouvelles machines imposent des prestations démesurées à son corps enlaidi en le jetant dans le désert d'un désarroi total. Ce corps peut aller à la recherche de l'eau de la conscience et se remettre sur pied ; ou bien se faire transporter par les mirages des nouveaux palliatifs (le monde virtuel, au fond, n'est pas autre chose que la « substance » des nouvelles illusions, hier comme demain le frein de tout mouvement de révolte). C'est dans ces précipices moraux que l'on pourrait entrevoir des occasions à saisir. Car c'est peut-être précisément dans ces moments singuliers de l'histoire dans lesquels on perçoit l'instabilité jusqu'à l'intérieur de soi-même, quand le pouvoir façonne de nouvelles motivations, que la fin épouvantable des vieilles illusions peut

transformer les vies. Avant que toutes les illusions ne reviennent en version 4.0, on peut percevoir quelque chose qui a peu à peu disparu dans les habitudes : que la terre n'est pas la zone constructible, le champ labouré, la rue, la place, la démarcation politique du début et de la fin d'un État... mais « un grain de sable qui tourne dans l'immensité » et qui d'un moment à l'autre peut me montrer sa finitude, ensemble avec la mienne.

Penser que la technologie « sauvera notre sort » ouvre la voie à cette arnaque métaphysique qui me donne une idée infinie de ma finitude, dépravant l'intuition matérialiste qui m'explique qui je suis. Sa philosophie n'est que la masturbation verbale de ceux qui accumulent les profits. La réalité c'est que le fait social de la machine tend à absorber mes forces utiles pour éliminer le reste. Au point de contenir l'expérience de tout geste dans les archives d'un monde-laboratoire qui s'ouvre à la virtualité. Et l'intelligence artificielle semble en effet être un système d'instruments pour capturer les signes de la réalité, sélectionner ce qui peut rester et ce qui peut construire un modèle, et enfin trouver l'« espace » dans lequel jeter les qualités potentiellement indépendantes de la société. Dans un portrait qui ferait pâlir Dorian Gray. Et si cet espace ne suffit pas, eh bien, il y a toujours la guerre avec ses drones assassins, déjà prêts à identifier la norme comportementale des territoires et à traquer l'anormalité. Cela pourrait sembler une contradiction aux yeux des naïfs : le pouvoir devient assassin parce que la société est ordinaire. Et pourtant, c'est justement l'exposition quotidienne de nos habitudes qui devient la « substance » d'une épouvante sans fin.

Résultat : même l'intérieur d'une maison *smart* commence à ressembler au ciel ouvert de Kandahar. Et le coupable n'est pas à chercher uniquement dans l'ombre de son existence de prestations : l'expérience qui peut être absorbée de chacun d'entre nous, calibrée, reproduite, c'est-à-dire ce que nous avons permis en restant dans la mesure.

Et c'est précisément la machine qui veut capturer mes prestations qui me le suggère : ce qui me rend moi-même c'est l'ensemble des

moments dans lesquels rien de moi n'est mesurable ni reproductible. Et elle le fait en me montrant en négatif ces moments particuliers, comme à travers un miroir. C'est à moi de les chercher et d'en faire des occasions. Avant de me rendre compte que le collaborateur indifférent que je maudis ce pourrait bien être moi.

Déjà paru

Individus ou citoyens

Pour le bouleversement du monde

La Peste religieuse, Johann Most

Lettres sur le syndicalisme, Bartolomeo Vanzetti

La tension anarchiste, Alfredo M. Bonanno

La vertu du supplice, Aldo Perego

Le système représentatif et l'idéal anarchiste, Max Sartin

Soyons ingouvernables, Démocratie blues, A bas la politique, et autres textes

Oui, le Reichstag brûle ! L'acte individuel de Marinus Van der Lubbe, Pénélope

Autogestion et destruction, Alfredo M. Bonanno

Le grand défi

Faire et défaire, composer et décomposer, Nando (alla) De Riva

Emile Henry. Polémiques, débats, discussions

Treize minutes. L'attentat de Georg Elser contre Hitler

La question de la liberté, Gigi Damiani

Montcharmont et autres extraits de « Jours d'Exil », Ernest Cœurderoy

Pour l'anarchie du mouvement anarchiste !, Renato Souvarine

La Commune de Paris devant les anarchistes, Les Groupes Anarchistes Bruxellois

Caraquemada. Sur les sentiers de la guérilla contre le régime franquiste

La bête insaisissable, Alfredo M. Bonanno

Le chemin de l'anarchie, Erich Mühsam

L'anarchisme entre théorie et pratique, Alfredo M. Bonanno

Je est un autre, Jade

À propos d'une grève et autres textes, Luigi Galleani

A pleins poumons. Emile Cottin, l'anarchiste qui tenta d'assassiner le président Clémenceau

Pour ne surtout pas en parler

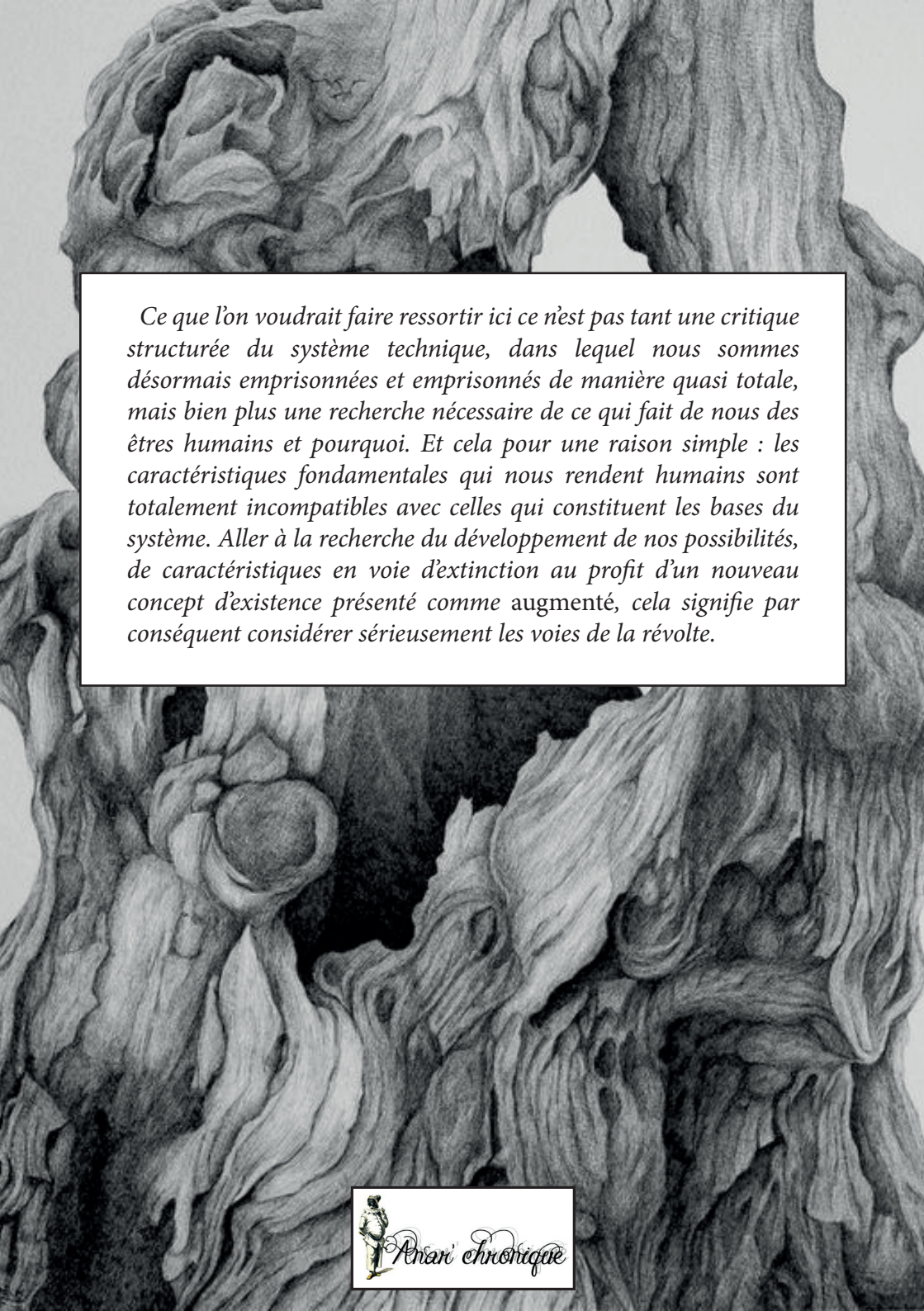
Makhno et la question de l'organisation, Alfredo M. Bonanno

Vers le rien créateur, Renzo Novatore

Le prestige de la terreur, Vers une conscience sacrilège et autres textes, Georges Henein

Le prolétariat limitant - L'enfant, la coquille et la mer, Franco Lombardi

La destruction de l'Etat



Ce que l'on voudrait faire ressortir ici ce n'est pas tant une critique structurée du système technique, dans lequel nous sommes désormais emprisonnées et emprisonnés de manière quasi totale, mais bien plus une recherche nécessaire de ce qui fait de nous des êtres humains et pourquoi. Et cela pour une raison simple : les caractéristiques fondamentales qui nous rendent humains sont totalement incompatibles avec celles qui constituent les bases du système. Aller à la recherche du développement de nos possibilités, de caractéristiques en voie d'extinction au profit d'un nouveau concept d'existence présenté comme augmenté, cela signifie par conséquent considérer sérieusement les voies de la révolte.

